

Élodie Delmarès

EN NOTRE ÂME ET CONSCIENCE

Roman policier historique

EXTRAIT

ÉDITIONS
De Saint Quentin

Cet extrait a été publié sur editions-desaintquentin.fr

© Elodie Delmarès 2025

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu
de cet ebook.

© Editions De Saint Quentin 2025

Publié en accord avec l'auteur

ISBN : non soumis à ISBN

« Le Code de la Propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective". Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle. »

Dépôt légal : 2018

Licence d'utilisation – Version PDF

Ce livre numérique est protégé par le Code de la propriété intellectuelle.

L'achat de cette version PDF vous accorde une licence personnelle et non transférable.


Ce que vous pouvez faire :

- Lire le fichier PDF sur vos appareils personnels (ordinateur, tablette, liseuse, smartphone).
- Imprimer un seul exemplaire pour votre usage privé.

Ce qui est interdit :

- Partager, reproduire, distribuer ou revendre le fichier PDF, même partiellement.
- Mettre le fichier à disposition du public (en ligne ou hors ligne).
- Modifier le contenu, la mise en page ou les éléments graphiques du livre.

Toute diffusion non autorisée constitue une contrefaçon (articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle).

 Pour toute demande d'autorisation spécifique (usage pédagogique, collectif ou citation étendue) :
contact : diana@editions-desaintquentin.fr

© 2025 – Elodie Delmarès

Éditions de Saint Quentin – Tous droits réservés.

LE MOT DE L'AUTEUR

Dès le départ, j'avais envie d'une histoire mettant Georges Clémenceau en scène. C'est un personnage qui m'a toujours fascinée. Le contexte historique le plus riche en événements sociaux et en matière de police, c'était cet « avant brigades du Tigre ». D'autant que, dans cette même année 1907, dont il est question, sont nées la Police Judiciaire et les Renseignements Généraux, toujours grâce au génie de Célestin Hennion, véritable père de la Police Nationale. Avant sa proposition à Georges Clémenceau de créer des brigades mobiles, il n'y avait pas de véritable Police Nationale, uniquement quelques unités locales, indépendantes les unes des autres, et sans lien central.

Il était temps que deux personnages d'envergure, tels Georges Clémenceau et Célestin Hennion, homme juste et visionnaire longtemps resté dans l'ombre, s'allient pour créer les fondations et donner une véritable structure à la police nationale.

CHAPITRE 1 – UN DOULOUREUX CONSTAT

30 janvier 1907.

— Cent trois mille !

De son poing lourdement abattu sur le bureau, l'homme avait exprimé avec une brutalité surprenante sa colère et sa stupéfaction. Ses interlocuteurs demeuraient interdits, ne sachant qu'ajouter, sans toutefois être étonnés : le ministre de l'Intérieur, et, dans le même temps, Président du Conseil, était réputé pour ses prises de position farouches et sa répartie à l'emporte-pièce, ses colères incontrôlables. La constance de son style vestimentaire tranchait avec les fluctuations de son tempérament : tantôt placide et philosophe, romantique même, tantôt d'une franchise acerbe vis-à-vis de ses adversaires politiques, qui lui avait valu son surnom de "Tigre".

Il avait quitté son siège et fulminait, lissant ses moustaches gris-blanc de son pouce et de son index. La silhouette élancée qui lui avait naguère valu sa réputation de dandy séducteur s'était muée en une robuste corpulence. Il arpentait la pièce, marquant chaque pas du poids de ses soixante-cinq ans déjà bien riches de souvenirs et d'expériences. L'heure n'était plus à la séduction, mais à l'action.

— Cent trois mille !

— Pas une de moins, malheureusement, affirma Célestin Hennion.

Georges Clémenceau observa attentivement son vieux complice, certain de ne pouvoir malheureusement douter de ce constat si effroyable. Il ne connaissait que trop bien l'extrême précision de son allié et ami. Cet homme, dont l'apparence reflétait son attachement à l'expression d'une

élégance sobre et naturelle, ses cheveux blond-doré simplement peignés vers l'arrière, la moustache nettement taillée, était irréprochable dans ses actes et dans sa quête de vérité, sans que ses sentiments personnels ne viennent jamais interférer dans ses observations. D'une objectivité implacable, Célestin Hennion était celui qui avait si soigneusement étudié les preuves apportées par le commandant Picquart sur l'innocence du Capitaine Dreyfus. Comme lui, il faisait partie de ces infatigables dreyfusards dont le combat en faveur du militaire injustement accusé venait de trouver un aboutissement, durant l'année 1906, dans la réhabilitation totale par la Cour de Cassation qui l'avait définitivement innocenté. Sans la collaboration de tous ces honnêtes hommes, Dreyfus serait encore en train de croupir sur l'île du Diable. Hennion faisait partie des justes, et Clémenceau avait en lui une entière confiance.

Le Tigre reprit son fauteuil, s'assit lentement et joignit ses deux poings. Ce constat était accablant, mais il était totalement exclu de céder au découragement et d'accepter sans réagir la montée de la criminalité française. Hennion poursuivit son exposé. Clémenceau le coupa.

— Cent trois mille ! Et à quoi devons-nous une telle explosion des affaires criminelles non élucidées en cette année 1906 ? A-t-on des chances de voir la situation évoluer favorablement ?

— L'année 1907 ne s'avère guère plus reluisante, bien au contraire. Le succès des criminels de bande a donné du cœur au ventre à d'autres candidats au bagne. Nos difficultés à les anticiper, et à les arrêter, sont autant de données qui les confortent dans le sentiment d'impunité, et accroissent leur audace : nos moyens de locomotion sont bien dérisoires face à leur équipement. Que peuvent les vélos et les chevaux face à des engins motorisés ? Les bandes organisées sont dotées de voitures mues par des moteurs. De surcroît, nos effectifs sont largement insuffisants.

— Insuffisants ?

— Autant tout vous avouer : nous n'avons pas de police nationale, les caisses de l'État sont au plus bas, et les budgets alloués à la lutte contre la criminalité baissent d'année en année.

Clémenceau accueillit ce constat de mauvaise grâce, les mâchoires serrées. Il plaqua ses mains sur l'imposant bureau en bois sculpté. Il ouvrit un des tiroirs, avant d'en extraire un bloc note. Après avoir écrit quelques lignes, il releva la tête vers Célestin Hennion.

— Que les caisses de l'État soient vides n'a rien de nouveau : elles l'ont toujours été, même au temps du Roi Soleil. Tant qu'à être fauchés, autant au moins faire un effort pour la sécurité de nos concitoyens, qui est une priorité. Je m'engage à ce qu'il soit fait un effort financier particulier en faveur du développement de la police. Je décide que l'année 1907 marquera un tournant dans l'histoire de notre sécurité intérieure. Des suggestions, Célestin ?

— Il nous faudrait un ministère de la Police. De ce ministère dépendrait un service de police judiciaire et un centre de recherches judiciaires, lequel s'appuierait sur les travaux de Bertillon.

— La graphologie ? Je n'y crois pas un instant ! Elle a montré ses limites de façon éclatante, pendant l'affaire Dreyfus...

— En ce qui concerne la graphologie, cette technique a en effet ses limites en ce que les comparaisons sont subjectives, et l'écriture de chacun assez aléatoire, surtout si l'on falsifie sa propre écriture. Mais Alphonse Bertillon était un antisémite notoire et il a subi des pressions venant des pouvoirs militaires, ce qui a achevé de fausser son expertise, en défaveur du Capitaine Dreyfus. Vous ne l'ignorez pas puisque vous étiez, comme moi, un de ses défenseurs. Sa méthode, heureusement, ne se confine pas pour

autant à la graphologie. Son fer de lance, la dactyloscopie, a été un énorme pas en avant dans le rapprochement des affaires criminelles et la condamnation de nombreux récidivistes, comme Scheffer et Ravachol, ainsi que les membres de la bande à Pollet.

— Fort bien, Monsieur Hennion, fort bien. Nous poursuivrons donc le bertillonage suivant vos prescriptions.

Se tournant vers Louis Lépine :

— Monsieur le Préfet, des propositions ?

Louis Lépine, jusqu'ici resté silencieux, prit une profonde respiration et se décida à exposer les quelques idées fraîchement développées par son fulgurant esprit.

Parcourant lentement la pièce à pas feutrés, en fixant son regard tantôt sur le Président du Conseil, tantôt sur Célestin Hennion, tantôt sur le plafond, il avait puisé dans les paroles de ses deux compagnons des éléments de réflexion sur de nouveaux aménagements à élaborer. Son esprit de synthèse et son inspiration spontanée avaient achevé sa vision d'une nouvelle police. Son idée bien posée dans son imagination, il prit enfin la parole.

— Faire fusionner le service de l'Identité Judiciaire de la Préfecture de la Seine avec votre future Police Judiciaire ne serait pas superflu : nous pourrions ainsi mutualiser nos moyens et gagner en rapidité de communication et en efficacité pour chacun de ces services. En ce qui concerne la sécurité dans les bas quartiers, les rangs de mes hirondelles sont en train de s'étoffer.

Hennion leva les sourcils.

— Les policiers à bicyclette ne résoudront rien, Monsieur le Préfet : n'oublions pas qu'en face...

— Ils ont des engins rapides et motorisés, infatigables, j'ai saisi. Les hirondelles ne pourront pas grand-chose dans la poursuite en elle-même des criminels, c'est certain. Cependant, si elles sont effectivement repérables le jour grâce à leur pèlerine, leur costume sombre leur permet, dès la soirée et en pleine nuit, d'enquêter en silence dans les quartiers, quand les engins motorisés attireraient l'attention. Les agents à bicyclette pourraient s'avérer d'excellentes sources de renseignement dans ce monde interlope qu'est la nuit. Je n'ai pas mis en place la permanence dans les commissariats pour la seule gloire : l'idée est de créer un service permanent et actif de jour comme de nuit.

Clémenceau adressa un sourire au Préfet. L'aventure s'annonçait ambitieuse, périlleuse, mais passionnante. Il était de plus remarquablement entouré d'hommes brillants, intègres, et doués d'un instinct particulièrement aiguisé s'agissant de l'organisation sécuritaire de leur pays.

— Je reconnais bien là votre sens de l'organisation et votre tempérament novateur, cher ami. La création des brigades fluviales et des hirondelles en est un exemple criant.

Louis Lépine s'inclina légèrement en guise de remerciement.

Célestin Hennion intervint.

— Les services de la préfecture de la Seine nous seront de précieux alliés, c'est indiscutable. Il nous faut cependant compter sur nos propres forces. Une idée vient de germer dans mon esprit, afin de réformer complètement notre sécurité nationale. Elle pourrait prendre la forme d'un ensemble de brigades mobiles implantées dans les principales villes de province, réparties sur l'ensemble du territoire, équipées elles aussi de véhicules à moteur, et spécialisées dans la grande criminalité.

— Votre idée est brillante, Célestin. Brillante et enthousiasmante. Combien d’hommes vous faudra-t-il ?

— Mieux vaut tabler sur cinq cents : il faut prévoir des hommes pour prendre le relais la nuit.

— Dans ce cas, vous vous occuperez de trouver un homme suffisamment solide et charismatique pour diriger cet ensemble, et vous pouvez dès aujourd’hui lancer le recrutement de cinq cents fonctionnaires que vous répartirez en douze brigades sur l’ensemble du territoire national. Vous êtes désormais Directeur de la Sûreté Générale. Votre nomination officielle se fera dans les prochains jours.

Célestin Hennion salua discrètement cette promotion inattendue, qui dopait son sens de l’entreprise et de l’innovation.

— Je vous en remercie infiniment, Monsieur, dit-il en s’inclinant. Les Brigades du Tigre seront constituées dans les meilleurs délais.

“Les brigades du Tigre” ! Voilà une idée qui flattait Georges Clémenceau. Il commençait à apprécier, en fin de compte, ce surnom que longtemps il avait réfuté. Le Président du Conseil sourit à nouveau. Il prit son calepin et commença à établir la liste des préparatifs de légifération.

— Monsieur le Président, n’attendrons-nous pas que nos réformes soient couvertes par des textes qui les légitiment ?

— Les textes, Monsieur Hennion, sont mon affaire. La vôtre est de faire en sorte que tout soit mis en place au moment où ils seront publiés au Journal Officiel. J’ai toute confiance en vous.

Hennion acquiesça et prit congé sans plus de cérémonie, tandis que Louis Lépine revêtait son long manteau de laine noire, et ôtait son haut de forme

du porte-manteau avant de le poser, d'un geste lent mais assuré, sur sa tête. Clémenceau, occupé à coucher sur papier les prochaines directives, leva un instant son regard en direction du Préfet.

— Mon cher Louis, dites-moi au fait où en est votre fameux projet des agents Berlitz ?

— Cela avance, Monsieur le Président, cela avance. La mise en place est prévue pour l'année 1908.

Le Tigre sourit.

— Peut-être **prévoyez**-vous de nous présenter un échantillon de ce nouveau service ? Je trouve admirable l'idée de recruter des policiers pratiquant une langue étrangère.

— Avec grand plaisir ! Je vous en **avertirai** dès que possible.

Il leva son haut de forme et quitta le bureau de Georges Clémenceau.

CHAPITRE 2 – LE RENÉGAT

Le soleil, par quelques timides rayons, perçait à peine la brume matinale qui entourait le château, mais sa lumière suffisait à illuminer le grand salon. Placide, adossé à son fauteuil, le jeune homme contemplait l'étendue du domaine à travers les hautes fenêtres de la pièce. Une douce journée s'annonçait : il irait, comme à son habitude, se promener à cheval dans cette immense étendue qu'était le domaine familial, en contemplant de près les pelouses verdoyantes, et les reflets des arbres dénudés sur les ondes des trois étangs placés en enfilade. Quelques séances de trot et de galop, *entrecoupées* d'arrêts ou de *passages* au pas afin d'affiner sa maîtrise des allures, achèveraient la détente de son cheval, avant une courte séance de saut d'obstacles.

L'hiver venait de débiter, mais il lui restait encore bien des progrès à accomplir avant le début de la saison des concours équestres. Sa dernière acquisition, une jument anglo-arabe de six ans, était encore bien trop fougueuse pour parcourir, avec suffisamment de maîtrise, un enchaînement de sauts d'obstacles en empruntant les virages les plus courts. Après les soins habituels dus à sa partenaire après tant d'efforts, il se rendrait à Paris rendre visite à une amie, avant d'assister à la première du Requiem de Mozart à l'opéra Garnier.

Il posa tranquillement sa tasse, lissa ses cheveux bouclés et se leva du fauteuil, se préparant à regagner les écuries. Une femme aux longs cheveux blonds, en robe de convalescence, fit irruption dans la pièce.

Armand s'arrêta, la regarda attentivement.

— Maman, vous êtes levée ? Comment vous sentez vous ?

— Je me sens un peu mieux, ce matin, Armand. Merci. Pour combien de temps je l'ignore, et ces épisodes de mieux être précédent, en général, un pis-aller... Pour cette raison, j'ai à vous parler, sérieusement et urgemment.

— C'est que... Je n'ai pas beaucoup de temps devant moi. Je dois monter ma nouvelle jument avant de me rendre à Paris.

— Votre entraînement et votre cheval attendront. Il est impératif que nous ayons une conversation.

Armand n'insista pas : il valait mieux avoir affaire à elle, diplomate et compréhensive, plutôt qu'à son père, tranchant et autoritaire. La mère reprit.

— Mon fils, vous savez dans quel état de santé nous nous trouvons, votre père et moi.

— Maman, vous allez guérir, tous les deux.

— Notre état ne va pas en s'arrangeant, vous le voyez bien. Aussi avons-nous songé, votre père et moi, à prendre certaines dispositions. Dans la mesure où nous n'avons pas été en possibilité de vous donner un frère qui puisse vous seconder dans la tenue de nos affaires, nous nous devons de vous protéger.

— Me protéger ? Je ne suis plus en âge d'être protégé !

— Armand, même si nous guérissons de cette mystérieuse maladie, nous n'oublions pas que nous avons tous le même devenir, au bout du compte. Que nous prenions ces dispositions maintenant ou plus tard ne changera rien, alors autant les prendre de suite, tant que nous pouvons donner l'illusion d'une bonne santé.

— Mais de quelles dispositions parlez-vous ?

— Comme je vous le disais, en tant que fils unique, vous ne pourrez pas, à vous seul, couvrir les frais de succession que le gouvernement a fait voter au parlement. Vous serez contraint de vendre l'une de nos propriétés pour conserver le reste, et assurer aux gens qui vivent sur ces terres un avenir serein.

— Je vendrai quelques chevaux du haras. Si mes étalons se classent comme je l'espère, je devrais tirer un excellent prix des droits à la reproduction et à la vente.

— Je doute que cela suffise, mon fils, vous êtes bien naïf. Il faudra plus que la vente de quelques chevaux pour cela. De plus, vous connaissez les risques liés à leur santé : s'il leur arrive le moindre malheur, ils ne vaudront plus rien. Cette solution est beaucoup trop aléatoire, Armand, vous le savez bien.

— Que préconisez-vous ?

— Pour faire court : que vous cessiez enfin de batifoler entre deux femmes et songiez enfin à vous poser, à vous engager, comme un homme de votre naissance et de votre âge est supposé le faire.

Se marier ! Voilà une chose qu'Armand n'avait pas le moins du monde pensé à faire prochainement. Lui, un homme résolument libre ! Ainsi s'apprêtait-on à l'enchaîner, tout au long d'une vie, à une seule et même femme !

— Je ne suis aucunement disposé à me marier, maman.

La mère baissa les yeux, semblant fixer le parquet.

— Vous n'êtes pas sans savoir que notre rang implique les arrangements entre bonnes maisons, et que nous considérons que les sentiments sont une chose bien secondaire, qui viennent naturellement et progressivement une fois le mariage contracté. Votre père et moi-même pouvions pardonner à

vosre jeunesse cet entêtement à ne vous préoccuper que d'affaires galantes, mais, Armand, il est temps pour vous d'assumer enfin certaines responsabilités.

Armand prit une profonde inspiration et laissa sa curiosité parler. Non une curiosité optimiste, mais tant qu'à se voir marier de force, autant savoir jusqu'où irait son calvaire.

— Et puis-je savoir à qui diable vous m'avez destiné ?

— Nous avons assez peu de choix, bien que notre milieu regorge de jeunes femmes ravissantes et disponibles, mais connaissant votre inexpérience en certaines choses, nous avons pensé qu'il valait mieux vous adjoindre une épouse solide, savante en certaines affaires, et surtout honnête, en plus d'être promise à une succession avantageuse, et dont les actifs viendront bientôt compléter les ressources dont vous disposerez.

— Ne me dites pas...

— J'insiste : une héritière dont les industries pourront, par une infime partie de leurs bénéfices, satisfaire aux frais de succession dont vous devrez bientôt vous acquitter.

— Diane de la Ribaudière !

— Elle-même...

— Cette femme narcissique, hautaine, aux manières viriles, qui voue un culte malsain à Diane de Poitiers, et fait partie des féministes les plus pugnaces... Si au moins elle avait les justifications physiques de sa prétention !

— Armand, vous devenez insultant et vous montrez, par cette seule répartie, votre profonde immaturité ! Vous feriez bien de vous conduire de façon plus

noble et élégante que tous ces prétentieux qui ne jugent que sur la mine d'une femme.

— Quand on voit la femme dont il s'agit, on ne peut leur en vouloir... Et, avant même qu'elle ne traverse toutes ces épreuves, ce n'était pas le type de femme à qui j'aurais rendu une visite galante.

La conversation s'enlisait. Madeleine se hâta d'aborder la question sous un autre angle.

— Diane est le meilleur parti que nous puissions trouver pour vous. Je veux bien imaginer qu'elle ne corresponde pas aux beautés ingénues que vous avez l'habitude de placer dans votre lit, mais elle a reçu une instruction solide dans le domaine des finances et du commerce, ce qui vous sera bien plus profitable. Elle a déjà pris depuis quelques années la direction des affaires viticoles de son père et de l'industrie cosmétique de son défunt époux. On vient de m'apprendre qu'elle s'apprête également à racheter un haras. Voilà au moins un point d'intérêt commun sur lequel vous pourrez vous entendre. Et que feriez-vous d'une sotte futile et dépensière, au moment où vous aurez besoin de tous les appuis et soutiens d'une femme avisée ?

— Un laideron frigide et austère ! C'est donc ce que vous me souhaitez de mieux ?

— Je vous souhaite avant tout une femme intelligente qui saura gérer vos affaires et les siennes, au lieu d'une idiote dont la seule performance sera de dilapider votre fortune ! Armand, il est ici question de son instinct dans les affaires et sa façon de les faire prospérer, chose dans laquelle vous êtes encore loin d'exceller !

— Et pour cause : je ne paie pas un salaire de misère la main d'œuvre étrangère dans les colonies françaises.

— Voilà un bien bel argument ! N'avez-vous rien trouvé d'autre ? Il faut croire que vous en soyez à court, pour tomber aussi bas et attaquer ainsi votre futur beau-père. Pour votre gouverne, l'exploitation des gens de modeste condition était le fait des anciens gestionnaires des sociétés qui ont été reprises par le marquis de Mardilly. Diane et lui ont remis de l'ordre à ce sujet, et ici n'est pas le débat, Armand !

— Bien sûr que si, ma chère mère. Votre famille, et celle de mon père, ont toujours eu à cœur le respect des gens humbles en les payant honorablement. Et vous voudriez me condamner à accepter pour belle-famille une maison connue pour son adhésion au colonialisme. C'est intolérable !

— Les Courtenay de Mardilly ne sont pas colonialistes, c'est même tout à fait le contraire ! N'accusez pas les gens de choses qu'ils n'ont pas commises, Armand, quel que soit leur rang. Nous ne vous laissons pas le choix. C'est ainsi. Nous agissons en notre âme et conscience.

— J'agis également en mon âme et conscience, et je refuse catégoriquement ce mariage. Mariez-moi si vous le voulez, mais pas aux Courtenay de Mardilly.

— Mon fils, vous confondez tout. Et au lieu de mettre les gouvernements républicains sur un piédestal, renseignez-vous un peu sur les soi-disant « bienfaits » qu'ils ont eu vis-à-vis de la noblesse.

— À quoi faites-vous référence, s'il vous plaît ?

— Le gouvernement Waldeck-Rousseau, et plus précisément Joseph Caillaux avaient institué le principe d'un impôt lié à la succession. Le nouveau gouvernement prévoit non seulement d'augmenter cette taxe, mais de la porter à 40 % à l'échéance 1920. Cela nous oblige soit à regrouper les domaines avec d'autres familles, ce qui vous vaut ce fameux mariage, soit à

les vendre, ce qui nous laisse dans l'inconnu total sur le devenir des braves gens que nous abritons sur nos terres. Comprenez donc que si nous ne sauvons pas cette partie menacée de nos propriétés, nous courons aussi le risque de voir les gens qui y travaillent mis à la porte par les futurs propriétaires. Dieu sait s'ils pourront trouver une nouvelle place dans la société après cela, étant donné qu'ils n'ont aucun bien et certainement pas les moyens d'en acheter.

— En voilà un beau prétexte ! Nos gens ont bon dos, ma chère mère. Je persiste dans mon refus de ce mariage.

Madeleine le contempla, médusée. Elle prit une profonde respiration.

— Vous êtes fichtrement borné, Armand. Ce n'est pas un prétexte, mais la stricte vérité. J'essaie de vous inculquer la notion de responsabilité ! Que préférez-vous : sauver les gens que nous logeons sur nos terres et nos dépendances, des enfants que nous avons vu grandir parmi nous ou vous accrocher à votre sacro-sainte liberté ? Réfléchissez bien, mon fils. Réfléchissez bien, avant de commettre l'irréparable !

Armand, qui se préparait à quitter la pièce, se retourna vers sa mère.

— Quoi donc ? Me déshériter ? Soit, offrez mon héritage à qui vous voudrez, je vivrai de mon élevage, ou d'autre chose, mais vous ne m'imposerez ni cette Diane, ni sa famille !

Cette dernière réplique laissa la comtesse sur place, immobile.

Armand quitta la pièce, puis le château, et se dirigea, hors de lui, vers l'écurie.

CHAPITRE 9 – FANTÔMES DANS LA NUIT

La calèche traversa en toute hâte les rues de Saint-Maur-des-Fossés. Les réverbères, éteints en cette heure avancée de la nuit, laissaient les quartiers dans une pénombre si épaisse que l'on n'aurait pu distinguer le moindre chat, la moindre présence humaine. Seule la lune, par moments, offrait un éclairage suffisant pour permettre au conducteur de l'attelage de s'assurer de son itinéraire. En ces quartiers où rares étaient les façades illuminées de cette pure lumière blanche, c'était une aubaine de pouvoir progresser sans craindre d'être aperçu. Après un temps de ralentissement, pour ne pas être repéré par le bruit des roues de la voiture sur le pavé, le cocher relança ses chevaux et reprit sa vitesse effrénée, pendant quelques longs instants, avant de revenir à une allure modérée.

Enfin, il arrêta les chevaux au coin d'un parc boisé du quartier, afin de rester dans l'obscurité. Deux fantômes noirs et trapus descendirent de l'habitacle, d'où ils sortirent un long rouleau que chacun saisit par l'extrémité. Ils posèrent leur chargement à terre, pour mieux reprendre leur souffle, et, après un signe de tête convenu, se penchèrent et se saisirent à nouveau de leur fardeau, qu'ils portèrent, non sans effort, au pied du portail en fer forgé de la maison bourgeoise qui dominait le square.

Surtout ne faire aucun bruit, de sorte de pouvoir repartir sans risque d'être poursuivi... Le vent... un dangereux ennemi susceptible de faire jouer le portail ou de déstabiliser leur attelage. L'une des silhouettes laissa échapper son extrémité, fourbue par le chemin qu'elle avait dû faire ainsi chargée. Le bout du rouleau échoua contre l'un des vantaux du portail, qui émit un bruit métallique. Les deux mystérieux fantômes se cachèrent précipitamment derrière chacun des piliers du portail, et attendirent quelques instants. Rien

ne bougeait dans la demeure. Pas une lumière. La maisonnée dormait à poings fermés, manifestement.

Un nouveau signe de tête entendu. Ils quittèrent leur cachette respective et regagnèrent, au pas, leur calèche. Un vent puissant allant du quartier à la maison manqua de les faire tomber. Quelques secondes après, deux énormes chiens beaucerons accoururent en aboyant pour signaler une présence. Les deux visiteurs hâtèrent le pas, montèrent dans la calèche qui démarra en trombe et se perdit dans la pénombre.

Une lumière dans l'habitation, puis deux : la servante et la maîtresse de maison franchirent ensemble la porte d'entrée, traversèrent la cour, puis, distinguant une forme au pied du portail, ouvrirent un des vantaux. Tandis que la bonne tenait la lanterne, le bras levé, sa maîtresse déroula ce qui ressemblait à un tapis de piètre manufacture. C'est un corps dénudé, émasculé, qui gisait désormais à leur pied.

Le corps du maître de maison.

Un cri glaçant déchira la nuit.

CHAPITRE 10 – LE JUGEMENT DERNIER

L'orchestre poursuivait sur le mouvement intitulé "Lacrimosa", une partie qui avait trouvé, dans le cœur de Diane, une résonance telle qu'elle l'avait étudié et le connaissait par cœur, l'écoutant inlassablement sur son gramophone, chaque soir, en faisant sa prière, un rituel dont elle n'avait jamais dérogé depuis le décès de sa tante Eléonore, cinq ans auparavant. Diane avait été jusqu'à exiger que le mouvement soit chanté pendant les obsèques religieuses de la défunte, une femme en marge de la famille, qui l'avait indéfectiblement soutenue dans ses choix et apaisée dans ses révoltes, une femme avec laquelle elle avait goûté une très grande proximité.

Les cordes débutèrent *piano* sur un rythme de berceement, entrecoupé de soupirs, repris par le chœur. Les sopranos commencèrent à progresser en croches décousues puis *legato* et chromatique en un puissant crescendo.

Lacrimosa dies illa

Jour de larmes que ce jour,

Qua resurget ex favilla

Qui verra renaître de ses cendres

Judicandus homo reis.

L'homme, ce coupable en jugement.

Le marquis, assis sur son fauteuil, fixait le chœur avec une attention particulière. Secoué de légers tremblements que seule sa main gauche agrippant sa canne trahissait, il affichait une attitude sereine, comme si rien

de son malaise récent ne devait entacher ce moment de grâce qu'il goûtait aussi religieusement que sa fille, happée par la magnificence et la solennité du chant.

Le chœur reprit *piano* sa prière, semblant supplier la divinité d'accorder sa miséricorde.

Huic ergo parce, Deus,
Épargnez-le donc, mon Dieu !
Pie Jesu Domine,
Seigneur, bon Jésus,
Dona eis requiem
Donnez-lui le repos éternel

Le marquis tressaillit légèrement, avançant son buste comme s'il avait voulu se lever et chanter à l'unisson du chœur, avant de se rasseoir paisiblement au fond de son confortable fauteuil de velours rouge. Sa main auparavant crispée sur la canne se détendit, demeurant simplement posée sur le pommeau.

Diane regarda son père, apparemment soulagée de percevoir un mieux-être. Elle le fixa plus attentivement. Les yeux du patriarche étaient grands ouverts, immobiles, la bouche entrouverte comme s'il allait chanter les derniers accords du mouvement. Elle resta figée, interdite. Plus aucun mouvement n'animait la poitrine du vieil homme. Son père l'avait quittée, pour toujours, tandis que le chœur achevait le mouvement en un interminable « Amen ».

CHAPITRE 20 – TONNERRE DANS LE CONCERTO

BAAM !

C'est à peine si ce bruit, pourtant violent, incita le commissaire à lever sa plume du tableau de statistiques, dont il était en train de corriger les chiffres, avec, en guise de mission quotidienne, toujours les mêmes tableaux à établir, chaque semaine. Toujours cet inconfort, né des mêmes courants d'air dans ce même bâtiment. En fond sonore, toujours ces mêmes claquements. Il faudrait bien qu'un de ces jours l'on se résolve à faire réparer cette satanée porte d'entrée ! Ces pensées, furtives, revenaient en boucle à chaque fois qu'un orage exacerbait la tristesse et l'austérité de l'établissement, à chaque fois que les mini-tornades menaçaient d'arracher les portes. Son seul luxe dans ce sanctuaire : le gramophone qu'il avait fait installer, à ses frais, afin de trouver un peu de quiétude dans les mélodies classiques qu'il affectionnait particulièrement et écoutait en boucle.

Malgré ce décor glauque, blasé, le front bombé orné d'une large mèche blonde aussi régulière et souple que son humeur, le commissaire Louis de la Mothe se concentrait à la fois sur les phrases fluides et légères du concerto pour clarinette de Mozart, et sur ses statistiques. Ce mois-ci l'on dénombrait cent cinquante-quatre interpellations, dont cent trente déferrements devant ces messieurs les parquetiers. Un chiffre honorable, jugea-t-il, pour un service si modestement doté en effectifs et en moyens matériels. Que serait-ce quand le service tournerait à effectif complet, une fois les recrutements au sein des brigades mobiles achevés ?

La Mothe voulut comparer ces chiffres avec ceux du mois précédent. Ses pensées englouties dans les sons boisés du concerto, il avait machinalement rangé ses archives dans un tiroir de son bureau, sans même y penser. Sa distraction ne dura qu'un temps et il les retrouva sans grande peine. Plaçant

devant lui les tableaux des mois précédents et celui du mois courant, il entama sa synthèse, afin de la présenter aux commissaires Jules Sébille et Olivier. Il allait se féliciter une fois de plus de la progression de l'activité de son service quand il vit se détacher confusément, dans l'encadrement de la porte de son bureau, la silhouette essoufflée de l'inspecteur qui venait de cogner au chambranle, le visage livide.

— Oui, Dubois ?

L'inspecteur prit une longue inspiration, avant de pouvoir expliquer son émoi.

— Monsieur le Commissaire, nous avons un GROS problème...

CHAPITRE 21 – PANIER DE CRABES

Imperceptible, la volute bleue dansait le long du tissu sombre qui semblait lui servir de support pour monter jusqu'au plafond. Ivre du silence assourdissant qui avait suivi le départ du projectile, elle se mua, souple et inlassable, en point d'interrogation, puis en un "o" de stupéfaction, avant de se confondre totalement dans l'atmosphère froide et incolore de la pièce.

L'orifice du canon d'où elle s'était échappée pointait vers le sol, la culasse du pistolet caressant négligemment la cuisse de son possesseur qui tentait de se persuader, sans trop de conviction, que l'événement était le fruit de sa seule imagination. Debout et immobile, la main crispée sur l'arme et le regard fixe, l'inspecteur Armand Fayet de Terssac se tenait devant le corps sans vie de l'homme qui gisait désormais à ses pieds dans une mare de sang.

A trois mètres de lui, la main sur la poignée de la porte, un jeune agent déconfit veillait à ce que personne, mis à part la hiérarchie, ne pénétre dans ce qui venait de devenir une scène de crime, où chaque indice comptait plus que jamais. L'effroi ressenti par les policiers n'avait d'égale que l'excitation des gardés à vue, qui assumaient, pour certains, leur besoin irréprensible et malsain de nourrir leur curiosité macabre. Certains pressaient leur visage entre les barreaux de leur cellule, tandis que d'autres, qui avaient assisté à la scène sans obstacle visuel restaient sans mot dire, assis sur leur banc.

La voix rauque du Commissaire divisionnaire Olivier tira de sa torpeur le jeune fonctionnaire, qui ouvrit la porte du local des geôles avec une hâte toute relative. Le regard noir du divisionnaire toisa la scène afin de constater l'ampleur des dégâts, déjà conscient du retentissement de cette affaire sur l'image de son service, sur sa crédibilité de dirigeant. La Mothe lui emboîtait le pas, sans que son visage ne manifestât de mépris ni de compassion. Neutre, presque absent, il détailla tour à tour le corps allongé

sur le sol, puis le visage défait de son ami Armand, dont l'autre main tenait son cou, et enfin celui de Joseph Olivier, dont les maxillaires particulièrement saillants promettaient le pire.

Le divisionnaire fixa Armand, hésita, puis se résigna, à grand regret, à attendre un moment plus opportun pour laisser libre cours à son volcanique tempérament. Comment Fayet de Terssac, jeune homme issu d'une famille honorable, avait-il pu en arriver à tuer un autre homme ? Que pouvait expliquer un tel geste ? Un tel acte était à ses yeux d'autant plus impardonnable qu'Armand avait la réputation d'être un homme méfiant et un fin tireur. Or, chacun le savait, Olivier pardonnait encore plus difficilement leurs erreurs aux fonctionnaires de valeur, tenant pour inévitables, presque normales, celles des agents pour lesquels il avait moins d'estime. Il ne pouvait en dire autant concernant l'homme qui se trouvait à terre, encore surpris de son sort.

Georges Defaux ! s'exclama-t-il en lui-même. Mais qu'est-ce qu'il pouvait bien trafiquer encore ? Et c'est dans un arrondissement où il y a trois bourgeois à garder qu'il s'est fait dessouder, par un honnête policier de surcroît ? Décidément, Defaux n'a jamais rien fait comme les autres !

Le commissaire avisa la tenue générale du cadavre : complet de flanelle grise, chaussures en cuir, cheveux lissés en arrière. *"Fichtrement élégant, pour quelqu'un qui vivait sous les ponts il y a si peu de temps"*.

Son regard changea de victime et dévisageait cette fois-ci les deux individus dont les cellules, placées au bout du petit couloir, donnaient directement sur la partie plus vaste du local de garde à vue, où l'homicide avait eu lieu. Il ne s'étonna pas de la présence de Jean Teilland, anarchiste violent et, par voie de conséquence, fervent abonné des séjours dans les "appartements" consacrés du commissariat. Pour une fois, Teilland serait dans le rang des

témoins, et non des accusés. Puis, regardant le locataire de la cellule d'à côté, il fronça les sourcils.

— Et lui, qui est-ce ?

— Houblon de Roquemart, Gilles de son prénom.

— Il est nouveau, dans le coin ?

— Il n'avait pas l'habitude de traîner sur Paris, mais dans son département, il est connu comme le loup blanc. Presque autant que son voisin.

— Sa spécialité ?

— **Délinquance** financière, essentiellement, répondit simplement La Mothe. Sans violence, tout en finesse. Une nouvelle espèce de crapule : passe-partout, aimable... ce qui les rend d'autant plus dangereux. Ils vous blanchissent un trafic en un rien de temps, font disparaître liquidités et preuves ni vu, ni connu, tout en volant un sourire à l'escroqué qui n'y a vu que du feu. On l'appelle "le prestidigitateur".

— Vous me tiendrez au courant sur l'enquête le concernant ! Et s'il n'est pas du même bois que les autres, **peut-être** pourrait-il nous apporter un témoignage plus fiable sur ce qui vient de se passer. Pour le reste, Louis, je ne vous fais pas l'insulte de vous dire ce qui reste à faire... Je m'occuperai du Procureur quand nous aurons fait un premier point.

La Mothe hocha la tête, mélancolique. L'idée même de devoir mettre son vieil ami aux arrêts lui était insupportable. Et Armand qui ne décrochait pas un mot ! Trop choqué, sans doute, pour que le moindre son ne s'échappe de sa bouche.

Il avait tiré, c'était indéniable !

CHAPITRE 27 – LA NUIT, TOUS LES CHATS SONT GRIS

Trois heures du matin.

La lune était pleine, éclairant d'une douce lumière bleutée le balcon et la chambre tout entière, où "la cible" dormait. Quelques cercles à vide, afin de prendre vitesse et élan, et le grappin, enfin lancé, accrocha la balustrade de pierre. Le lanceur s'assura de la solidité de son appui, et entama son ascension par le côté droit du balcon. Cet angle mort lui permit d'enjamber les balustres sans risquer d'être remarqué depuis la chambre. Même en cette fin d'été, la chaleur était étouffante. L'hôte avait laissé les volets ouverts et la porte-fenêtre entrebâillée, afin de laisser l'air circuler. Une chance supplémentaire pour la mystérieuse silhouette noire de profiter de l'effet de surprise. Tel un félin, elle s'approcha silencieusement du lit, où dormait l'hôte à poings fermés. Allait-elle ou non le faire ? Était-ce nécessaire ? Mais soudain, le curieux visiteur se décida : "la cible" avait brusquement ouvert les yeux. La question ne se posait plus. Il appliqua la compresse imbibée de chloroforme sur le visage de son hôte, qui referma les yeux au bout de courts instants.

Quand le dormeur revint à lui, il se trouvait assis sur le voltaire de sa chambre, les bras attachés aux accoudoirs, les pieds à ceux du majestueux fauteuil. Une pelote de tissus dans la bouche, fermement tenue par une cravate, l'empêchait d'émettre le moindre son.

— On se tient tranquille, et on parle à voix basse, vu ?

La voix était grave, le ton impératif. L'hôte acquiesça d'un hochement de tête.

— Un bon début, nous allons nous entendre, conclut le visiteur en tapotant l'épaule de son prisonnier.

Le visiteur plaça son poignard à la base des parties génitales de l'hôte qui se figea, et ôta le bâillon.

— Maintenant, dis-moi où est l'or ?

— Je... je n'en ai pas chez moi...

— Où est-il ?

— Je le fais livrer directement chez mes clients.

— La liste de tes clients ? Et leur adresse ?

— Dans ma serviette en cuir, dans mon armoire, dit l'hôte en montrant le meuble situé au fond de la chambre.

Le visiteur remit le bâillon dans la bouche de son hôte, et alla chercher la serviette. Il en fouilla le contenu, et tira une liasse de papiers, qu'il prit le temps de lire attentivement, depuis le début, jusqu'à la fin.

— Intéressant...

Puis, après avoir ôté à nouveau le bâillon :

— "Les secrets de Diane", qu'est-ce, au juste ?

— Une industrie qui produit des cosmétiques à base d'or, notamment.

— Un gros client ?

L'hôte acquiesça.

— Il n’a qu’un point de livraison ?

— Non, deux. Le premier est l’usine cosmétique. Le second est une distillerie.

— Une distillerie ? Son adresse ?

— Je ne l’ai pas en tête. Vous la trouverez à la fin de la liasse.

— Pourquoi ces prix ?

— Ils sont négociés ainsi, avec le commissionnaire...

— Quel commissionnaire ?

Le visiteur se faisait de plus en plus menaçant.

— Il... Il se nomme Defaux. Georges Defaux. C’est un courtier en métaux précieux.

— Pourquoi un courtier ?

— Un négociateur. Mon but est d’agrandir ma marge bénéficiaire, comme toutes les entreprises. J’ai fait appel à Defaux pour qu’il négocie un meilleur prix avec le client. Et ce client fonctionne à flux **tendu**, pour éviter les frais de stockage et les vols. Il passe ses commandes afin de les recevoir juste avant de transformer l’or pour l’intégrer par la suite dans sa préparation cosmétique. Mais la réservation d’un créneau horaire de livraison a un coût, qui demeure plus faible que le stockage et les vols de la matière. C’est sur cette base que Defaux négociait les prix de l’or.

— “Négociait” ?

— Il est mort, aux dernières nouvelles...

— Son adresse ?

— Je l'ignore.

— Qui te passe commande, dans cette firme ?

— La patronne de l'entreprise.

Le visiteur marqua un temps d'arrêt.

— D'autres gros clients ?

L'hôte fit un signe négatif.

— C'est le plus important. Libérez-moi, je vous en supplie, pleura l'hôte.

Le visiteur fit mine de réfléchir, sourit, remplaça le bâillon dans la bouche de son hôte, et plaça dans sa main le coupe-papier qui trônait sur le bureau.

— Débrouille-toi avec ça, et bon courage, rétorqua le visiteur en lui adressant un clin d'œil et une tape sur l'épaule.

Puis il regagna le balcon, et disparut dans la nuit.

CHAPITRE 47 – UN NOUVEAU DÉPART

Une mèche de cheveux tomba dans le lavabo en marbre gris fissuré de la miteuse chambre d'hôtel. Puis une deuxième. Une troisième et une quatrième suivirent. Quelques poils vinrent rejoindre les cheveux sacrifiés. Des mains ramassèrent les vestiges de cette vie déjà ancienne et les jeta dans la corbeille en métal rouillé qui jouxtait le vieux meuble en bois piqué. Elles vinrent sous le robinet se purifier, avant d'empoigner fermement la serviette-éponge. Le peigne lissa les cheveux vers l'arrière. Dans le creux de la main droite, la main gauche déposa quelques grammes d'une épaisse crème beige-rosé, dont le majeur s'empara aussitôt. En quelques cercles concentriques, la crème avait recouvert le visage, masquant ainsi les moindres imperfections de la chair.

Il se regarda dans le miroir calé au-dessus du meuble. La chevelure épaisse et hirsute avait fait place à une coiffure disciplinée, fine et courte, d'homme du beau monde. La moustache, émincée, était celle d'un dandy élégant et distingué. Le teint jadis brouillé, un peu mat, s'était éclairci.

Il s'habilla, passa un dernier coup d'éponge sur ses chaussures neuves, et rejoignit le fiacre qui l'attendait au-dehors pour l'amener vers une nouvelle vie.

C'est presque sans s'en apercevoir qu'il arriva devant l'imposante porte d'entrée du château. Il mit pied à terre, vérifia sa mise et se regarda à nouveau dans le reflet de la vitre du fiacre. Plus rien ne lui rappelait son passé. Pas même cette hideuse cicatrice courant le long du nez jusqu'à la commissure des lèvres : elle était devenue invisible. Non, plus rien ne le reliait, désormais, au jeune homme qui arpentait jadis les rues de Paris sur

son humble bicyclette, sa cape de policier de la Préfecture de la Seine se déployant, telles les ailes d'une hirondelle.

Un maître d'hôtel hautain mais au regard bienveillant, l'accueillit. Le visiteur se présenta. La maîtresse de maison arriva en bas de l'escalier qui menait dans le hall d'entrée.

— Qui est-ce, Hubert ?

Hubert se retourna vers Diane.

— Le nouveau précepteur, Madame.

ÉPILOGUE

Le 30 décembre 1907, les douze premières brigades régionales de police mobile étaient officiellement instaurées par décret.

Le 1er août 1913, la Police Judiciaire s'installait au 36, Quai des Orfèvres à Paris.

De nouveaux textes réglementaires portaient les Brigades du Tigre au nombre de quinze en 1911, puis à dix-neuf en 1938

Créée en 1907 juste après les brigades mobiles, la *Brigade des Renseignements Généraux* devenait, en 1937, la *Direction des Services de Renseignements généraux et de la Police administrative*.